

Place aux livres

Numéro 121, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2015). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (121), 40–45.



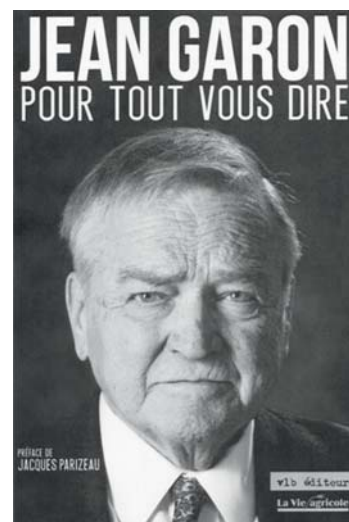
Guy Le Bourdais. *Une marée de souvenirs des îles de la Madeleine*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 236 p. Une bonne marée, installez-vous confortablement et laissez-vous bercer par ces récits aux accents madelinots, tel le vent salin qui caresse les îles de la Madeleine. Cet archipel situé en plein cœur du golfe Saint-Laurent constitue une destination de choix pour les vacanciers. Totalement isolé de la Grand'Terre, les gens y ont découvert avec les années un endroit rêvé où il fait bon se ressourcer. Il faut avouer que le rythme de vie s'avère différent, mais avec l'insularité vient aussi son lot de particularités : des bienheureuses, des cocasses et des malheureuses. C'est ce que laisse entendre l'ouvrage dont il est ici question. L'auteur propose un retour dans le temps, plus précisément aux années 1940-1950, une époque à laquelle le trafic était davantage maritime que routier. Au fil des pages émergent plusieurs personnages, du plus quiet au plus énergumène, à travers lesquels le lecteur découvre de manière originale les îles d'antan.

Les thèmes abordés sont ceux qui touchent profondément les Madelinots et qui ont eu une incidence considérable sur leur quotidien. Il y a d'abord la mer. Omniprésente, nourricière, mais potentiellement meurtrière, les Madelinots développent avec elle une relation d'amour-haine. Le tourisme, quant à lui, en fait voir de toutes les couleurs puisqu'il représente un moteur important de l'économie tout en changeant momentanément les habitudes des locaux. Très

présent durant la belle saison, le monde d'en dehors déserte bien avant l'arrivée des premiers flocons. L'isolement est synonyme de dépendance envers les moyens de communication et de transport. L'arrivée du télégraphe puis du téléphone, tout comme celle de l'avion, fait donc figure de révolution. Il ne faut pas non plus passer sous silence la chasse aux loups-marins, les traditions comme la mi-carême, la musique acadienne, la bonne bouffe ainsi que la fameuse bagosse. La famille et le voisinage occupent une place primordiale dans ce milieu atypique. Il vient un temps où la survie repose sur le partage et la solidarité. Ces valeurs sont très bien ancrées chez les insulaires.

Guy Le Bourdais est natif des îles de la Madeleine. Ce dernier s'est embarqué dans cette folle aventure qu'est la rédaction afin de raconter « ses îles sous un angle différent ». Autrement dit, il voulait offrir au public une œuvre relevant davantage de l'anecdotique que de la rigueur historique; les synthèses sur le sujet se faisant déjà nombreuses. Il n'en demeure pas moins que les événements relatés sont agrémentés de magnifiques photos et de documents d'archives. C'est d'ailleurs par cet aspect que le livre se démarque. Les portraits, les paysages, les cartes et les papiers officiels, tous commentés, en font par la même occasion un album souvenir. Étant moi aussi originaire de l'endroit, j'ai beaucoup aimé l'insertion du vocabulaire typiquement madelinot, tantôt inspiré de l'anglais, tantôt de l'environnement. Ne soyez pas inquiets si vous ne maîtrisez pas cette parlure, les mots les plus inusités trouvent leur définition en bas de page. Enfin, il s'agit d'un volume écrit sans prétention, à lire dans l'ordre ou dans le désordre. L'auteur souhaite vraiment que le folklore madelinot ne soit pas relégué aux oubliettes et que les générations futures puissent continuer de le transmettre. Il est alors possible de noter une certaine teinte de nostalgie pour le temps révolu, sans toutefois tomber dans l'amertume. À l'ère où la conservation du patrimoine immatériel est à l'honneur, cela demeure une belle initiative. La culture madelinienne ne peut qu'en bénéficier.

Myriam Cyr



Jean Garon et Simon Bégin. *Pour tout vous dire*. Montréal, VLB éditeur et La Vie agricole, 2013, 531 p. Longtemps ministre de l'Agriculture, de 1976 à 1985 et par la suite maire de Lévis, de 1998 à 2005, Jean Garon (1938-2014) aura été un politicien clairvoyant et indéniablement dévoué. Couvrant cinq décennies, cet « exercice autobiographique » (p. 17) traduit sa conception du service public, lui qui aura été député de Lévis durant 22 ans, de 1976 à 1998. Il répétera souvent que cette représentation des Lévisiens était son premier devoir d'élu, avant même les tâches ministérielles (« Député avant tout », p. 123).

À elles-seules, les 100 premières pages couvrent les années avant 1970, ce qui constitue en soi une très bonne description de cette époque, avec les conflits linguistiques où la langue française était minorisée, les inégalités sociales dont les Canadiens français faisaient les frais, et comme toile de fond la montée de cette idée que le Québec a un potentiel énorme. Ses études dans le Vieux-Québec, ses lectures de jeunesse, sa période militaire au Manitoba, ses amitiés, les rencontres déterminantes y sont évoquées au milieu de nombreux souvenirs précis (p. 69). C'était aussi l'époque où le jeune Garon épousa une Américaine qui ne parlait pas encore le français; mais les allusions plus personnelles ou à sa vie privée ne seront pas nombreuses dans ce livre d'une grande pudeur (p. 96). Économiste de formation et par ailleurs avocat, Jean Garon a enseigné dans la région de Québec dès 1968

avant de se lancer officiellement en politique. Or, déjà en 1962, Jean Garon était un militant, avant même la création du Parti québécois (p. 58).

Dès 1966, les rapports de Jean Garon avec René Lévesque auront été privilégiés, marqués par la bonne entente, la loyauté et le respect mutuel, bien que ces deux hommes se soient toujours vouvoyés, même dans le privé : « une relation particulière, faite de respect et de confiance mais sans grande intimité » (p. 89). Dès les premières campagnes électorales et par la suite, René Lévesque savait que Jean Garon était toujours très près de la population et qu'il pouvait en tâter le pouls quotidiennement, ce qui n'était pas le cas de tous les politiciens (p. 277). Cette sensibilité de Jean Garon envers les électeurs était un atout précieux, par exemple avec les pêcheurs de la Gaspésie, qui lui soufflaient parfois des solutions simples à des problèmes persistants et apparemment insolubles pour les ministères; il lui fallait pour ce faire se rendre lui-même à leur rencontre, quelquefois sur le bout des quais d'où les pêcheurs ne bougeaient pas souvent (p. 277).

Environnementaliste avant l'heure, promoteur avant tous d'une plus grande autonomie alimentaire pour le Québec, ce ministre de l'Agriculture reste célèbre pour sa Loi sur la protection des terres agricoles (1978) qui devait servir de frein à l'urbanisation excessive et à la disparition progressive des meilleures terres arables du Québec. On comprend par ailleurs le combat constant de Jean Garon pour faire valoir la diversité des points de vue des régions à l'encontre de la montréalisation grandissante, et ce, dès le début des années 1960. Mais ses réalisations ont été très nombreuses, et plusieurs de celles-ci sont simplement évoquées dans une liste reproduite en annexe (p. 529-531). En outre, le passage de Jean Garon comme ministre de l'Éducation, de 1994 à 1996, aura été marquant; il a osé chambouler les élites universitaires et ébranler les tours d'ivoire, il a tenu à préserver les dernières écoles de rang et de quartier au lieu de miser sur le transport en autobus scolaire à grande échelle (p. 127). Il aura été un politicien visionnaire et de bon conseil, même après son retrait de la vie publique, comme il le répétait aux jeunes

de la relève : « Ce n'est pas à moi mais à eux de trouver les solutions pour le présent, mais si ma méthode peut les aider, tant mieux » (p. 16). Sachant apprendre de ses erreurs et capable de se rallier, tout son livre fourmille de conseils judicieux, sans pour autant être sentencieux (p. 77). En raison de son physique et de son style spontané, plusieurs personnes crurent à tort qu'il était cultivateur, compte tenu de ses neuf années à la tête du ministère de l'Agriculture.

On retrouve dans ce livre toute la verve et l'humour de ce politicien attachant et perspicace, sans pour autant ne constituer qu'un simple recueil d'anecdotes savoureuses. Jean Garon reste aussi un observateur attentif de la scène québécoise et de l'évolution du Québec. Ses souvenirs sont précis : même après plus de 40 ans, il évoque les lieux exacts de ses premières conversations avec René Lévesque au restaurant le Chalet suisse, situé alors à la place d'Armes, près du Château Frontenac (p. 85). Ses remarques et ses démonstrations sur l'inadéquation des politiques fédérales sont incontestables, par exemple sur la question des pêcheries ou sur le fiasco de l'aéroport de Mirabel qui a été le cauchemar des centaines de fermiers expropriés (p. 322). Ce n'est nullement un réquisitoire de la part de l'ancien ministre de l'Agriculture, mais un plaidoyer sincère pour valoriser le savoir-faire québécois et une gouvernance intègre. D'ailleurs, Jean Garon ne se sert pas de cette tribune pour faire son propre éloge, car il reconnaît sans gêne certains de ses échecs et ses défauts, par exemple son manque de ponctualité, qu'il compensait par une attention complète accordée à chaque personne qu'il rencontrait individuellement, qui devenait alors à ses yeux la personne la plus importante au monde (p. 169).

On lit ce livre instructif et vivant avec un grand intérêt, en se disant que Jean Garon occupera pour toujours une place à part dans la politique québécoise. *Pour tout vous dire* est assurément le meilleur ouvrage de mémoires politiques à être paru depuis dix ans.

Yves Laberge



Michel Lévesque. *Histoire du Parti libéral du Québec : la nébuleuse politique 1867-1960*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 809 p.

À travers ce vaste ouvrage, Michel Lévesque, spécialiste en histoire politique, pose un regard d'ensemble sur l'évolution du plus vieux parti politique québécois, le Parti libéral. Ce livre se veut une étude approfondie des structures et de l'organisation libérales au Québec, autant sur le plan provincial que fédéral, pour la période située entre 1867 et 1960. S'appuyant sur un inventaire considérable de sources, l'objectif de l'auteur est d'analyser la mécanique derrière l'organisation libérale; d'étudier « le poids de l'organisation dans la vie du parti » et de déterminer les moments clés dans l'évolution de ce dernier (p. 26).

De façon générale, Lévesque s'intéresse à un pan négligé de l'historiographie contemporaine, à savoir l'histoire politique. L'historiographie est en effet peu volumineuse en ce qui a trait au Parti libéral et aux partis politiques en général. Selon l'auteur, cette situation est due en grande partie à la complexité de l'étude d'un parti politique comme le Parti libéral dont l'entité n'est pas toujours claire. Plus globalement, il nous est permis de croire que la quasi-disparition de l'histoire politique au sein des départements d'histoire n'est certes pas étrangère à cette carence. Le titre de l'ouvrage est fort bien choisi. À travers sept chapitres, l'auteur nous montre le fonctionnement et l'évolution d'un ensemble d'organisations regroupées sous l'étiquette libérale et formant une nébuleuse politique nommée « parti li-

béral ». Avant les années 1960, il est effectivement difficile de définir ce qu'est concrètement le Parti libéral du Québec. Lévesque souligne le caractère touffu de cette étiquette politique; elle renvoie à la fois aux ailes parlementaires fédérale et provinciale, aux organisations libérales des districts de Montréal et de Québec ou encore, aux fédérations libérales provinciales et fédérales. Ce n'est qu'à partir de 1971 qu'elle renvoie à une seule et même entité (p. 16).

Dans les premiers chapitres, l'auteur s'intéresse aux origines du parti, à la machine électorale et aux premières tentatives de création d'un organisme libéral permanent. De ces chapitres, ressort le caractère évanescence du parti, les enchevêtrements et les rivalités continues entre les deux ailes parlementaires, la domination de l'aile parlementaire et plus précisément du chef sur la « machine électorale », la quasi-absence d'une véritable permanence provinciale ou nationale et l'inexistence d'une distinction réelle entre le PLQ et le PLC, qui semblent former une seule et même entité.

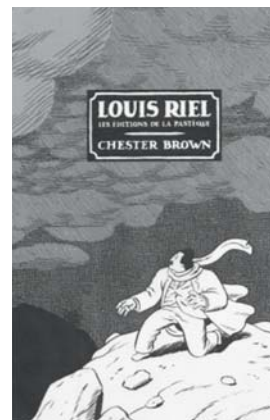
Les chapitres suivants portent sur les éléments gravitant autour du parti, c'est-à-dire les clubs politiques et la presse libérale. L'auteur nous montre le caractère informel et privé des clubs et leur rôle au sein de la nébuleuse, qui consiste à diffuser la philosophie libérale, à assurer une certaine permanence entre les périodes électorales et à contribuer à l'effort de financement. Bien que nombreux, ces derniers, tels le Club national, le Club de réforme de Montréal, l'Association de la jeunesse libérale du district de Montréal et le Comité des dames libérales de Montréal, ont une influence somme toute limitée sur le parti. Comme mentionné précédemment, le pouvoir véritable réside essentiellement entre les mains de l'aile parlementaire et du chef. En ce qui a trait à la presse libérale, l'auteur nous montre les liens étroits entre l'aile parlementaire et les différents journaux partisans ainsi que le caractère bref de l'existence de ces derniers. Le rôle de cette presse, détenue par des intérêts privés espérant obtenir des avantages et des contrats du gouvernement en retour de leur soutien, est essentiellement celui de propagandiste du parti.

Le dernier chapitre s'intéresse à la question du financement. L'auteur nous expose les différentes sources de financement, qui sont essentiellement le milieu des affaires et le monde industriel, et l'influence de ces dernières sur les différentes officines du parti. N'étant pas un phénomène exclusif au Parti libéral et à la politique provinciale, les argentiers exercent un contrôle manifeste sur la formation politique et leur soutien n'est bien sûr pas inconditionnel. Michel Lévesque conclut son analyse en relevant trois grandes caractéristiques du parti et de la culture libérale, c'est-à-dire la nature privée et affairiste de l'organisation, l'autorité absolue du chef et de l'aile parlementaire, et finalement le favoritisme. Ces caractéristiques découlent de la composition du parti, qui est essentiellement formé d'hommes d'affaires et d'individus issus de professions libérales ayant des intérêts communs. Il identifie finalement quelques périodes charnières, dont le détachement progressif des ailes fédérale et provinciale à partir des années 1940, et la création des fédérations libérales et des associations de circonscriptions dans les années 1950 qui préfigurent la démocratisation future du parti.

Il faut saluer le travail de recherche et d'écriture de Michel Lévesque qui a su reconstituer de façon dynamique et passionnante l'histoire de cette organisation politique. Malgré la qualité et la richesse de l'ouvrage, il risque cependant de décevoir le lecteur désireux d'apprendre davantage sur la philosophie libérale et les idéologies politiques ayant animé le PLQ au cours de son histoire. Cette facette de l'analyse reste à faire. Malgré tout, dans son ensemble, l'ouvrage de Michel Lévesque amène un éclairage nouveau sur l'histoire des organisations politiques au Québec et au Canada et représente un incontournable pour quiconque s'intéresse un tant soit peu à l'histoire politique.

Christian Belhumeur-Gross

Chester Brown. *Louis Riel*. Montréal, Éditions de la Pastèque, 2012 [2003 pour l'édition en anglais], 249 p. L'écrivain québécois Chester Brown a rédigé et conçu la première bande dessinée consacrée à la vie de Louis Riel



(1844-1885). Initialement paru en anglais (*Louis Riel: A Comic-Strip Biography*, 2003) et primé en 2004 par un prix Harvey pour l'originalité de son scénario, l'ouvrage relate certains des grands épisodes de sa vie brève : sa vision égalitaire pour un Manitoba francophone et métissé, ses combats contre les injustices, ses voyages, les complots dont il fut la cible, son emprisonnement et son destin tragique. L'action débute en 1869. Du début à la dernière page, Chester Brown adopte un ton favorable envers Louis Riel et montre le racisme des Orangistes envers les Canadiens français. Compte tenu du fait qu'il s'agit d'une bande dessinée, on pourrait croire que ce livre s'adresse aux enfants; mais en fait, il conviendrait plutôt aux adolescents et aux adultes, car le texte est dense et le graphisme épuré. Contrairement à beaucoup d'albums pour la jeunesse, ce livre de Chester Brown comprend des renvois quant aux sources utilisées (regroupés dans une annexe non paginée) et compte en outre un index des noms. On déplorera au passage l'usage d'un blasphème superflu dans le texte, ce qui semble contre-indiqué dans une bande dessinée (p. 18).

Yves Laberge

Micheline Bail. *Pain noir, pain blanc*. La chaise d'Alphonse. Montréal, Libre expression, 2013, 340 p. Le récit débute avec le décès d'Alphonse Dumais, père de famille et marié à sa femme Eugénie depuis plusieurs années. Du jour au lendemain, la vie d'Eugénie bascule. Elle se retrouve seule pour élever ses enfants dans le quartier Saint-Roch en



pleine crise économique. N'ayant d'autre choix, elle devra se résoudre à placer ses enfants à l'orphelinat afin de leur offrir une éducation et des soins de base adéquats. Elle ne gardera avec elle que sa fille aînée qui est en âge de travailler et ainsi contribuer au revenu familial.

Pain noir, pain blanc, c'est donc l'histoire de cette mère de famille que l'on suit entre ses tâches quotidiennes et ses visites hebdomadaires à l'orphelinat, mais également celle de ses enfants qui vont vivre des expériences différentes durant leur séjour chez les religieuses.

L'auteur nous présente une panoplie de personnages tous plus attachants les uns que les autres avec des caractères et des aspirations uniques à chacun. Une famille que même les épreuves et le temps n'arriveront pas à séparer.

Dans un style simple et authentique, l'auteur décrit avec beaucoup de détails et de réalisme le quotidien des habitants du quartier Saint-Roch dans les années 1930. Les difficultés que rencontraient alors les mères de famille laissées à elles-mêmes étaient nombreuses et les rares moyens mis à leur disposition pour améliorer leurs conditions n'étaient souvent pas bien adaptés à la réalité. L'auteure nous fait découvrir dans ce roman le quotidien des gens ordinaires pendant la crise économique à Québec. À travers ce livre, le lecteur pourra percevoir toute l'ingéniosité et le courage dont faisait preuve l'héroïne pour améliorer sa condition et celle de ses enfants.

Pain noir, pain blanc, c'est également le portrait d'une nouvelle génération qui souhaite faire sa place et profiter de la vie plus que ne l'ont fait leurs parents avant eux. La crise économique étant éprouvante pour tout le monde, les moindres

plaisirs deviennent alors de véritables trésors... Que ce soit une sortie au cinéma ou la lecture d'un livre, les petits bonheurs sont rares, mais ô combien précieux dans le quartier Saint-Roch.

C'est un roman poignant de vérités historiques que nous livre l'auteure Micheline Bail. Son diplôme en histoire ainsi que son goût et son talent indéniable pour l'écriture font d'elle une auteure vraiment prometteuse. Ayant déjà fait ses preuves grâce à d'autres œuvres, c'est avec enthousiasme que sont attendues ses prochaines publications.

Fort heureusement, l'attente sera brève parce qu'au moment d'écrire ces lignes le deuxième tome est déjà disponible. Dans une époque encore plus mouvementée, qu'advient-il d'Eugénie, de ses enfants et de la vie dans Saint-Roch?

Johannie Cantin



François Huot, Jean Désy [textes] et Mathieu Dupuis [photographies]. *La Baie-James des uns et des autres*. Eeyou Istchee. Québec, Les Productions FH, 2009, 303 p. Que connaissons-nous de la Baie-James? La question est posée d'entrée de jeu en quatrième de couverture. Que connaissons-nous de ce territoire à la mesure des plus nomades vagabondages, territoire de spéculation à la personnalité plurielle? Klondike pour le Sud, réalité oscillant entre tradition et modernité pour son autochtone, de l'Eeyou Istchee des Cris à « la meilleure mauvaise décision jamais prise » par le premier ministre Robert Bourassa, en passant par son exploitation minière et la trappe abusive du castor, les coauteurs de cet ouvrage dressent avec empathie et amour une vue d'ensemble de la reine du Nord. Témoins de l'intérieur aux bottes

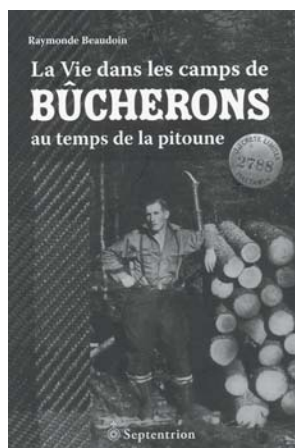
qui ont pris acte dans le sol de la région, le géologue François Huot et l'écrivain et médecin Jean Désy abordent cette vaste étendue géographique dans une chronologie de l'occupation et de l'exploitation de l'Hudsonie-Jamésie. Depuis la formation du Bouclier canadien jusqu'aux réalités socioéconomiques actuelles, ils souhaitent faire redécouvrir le Nord pour lui assurer un futur viable et libre.

Cernant dans sa totalité la Baie-James d'hier à aujourd'hui, les auteurs font ressortir les moments charnières de son histoire, la grande autant que la petite. Après un prologue topographique du géographe et linguiste Louis-Edmond Hamelin, on traverse le temps de ce pays de l'épinette noire, de la forêt boréale à la taïga, des mouches noires suceuses de sang aux morsures des frappes à bord, pour pénétrer plus profondément dans la vie des premiers nomades saisonniers jusqu'aux établissements sédentaires. Le récit suit son cours en six chapitres, de la traite des fourrures au potentiel minier, forestier et ensuite hydroélectrique de la région. On y aborde ses moments historiques, dont la signature de la Paix des braves le 7 février 2002, une entente de nation à nation, ainsi que le sort de la ville mono-industrielle de Joutel. Des grands thèmes aux grands projets, on fait également une place aux anecdotes des oubliés de l'histoire, comme celle de l'explorateur-géologue Albert Peter Low, qui contribua à mieux faire connaître le Nord avec ses expéditions entre 1884 et 1905. On se remémore également Joseph Manzotti, alias Jos Chibougamau, qui a décidé un jour de couper sa barbe, une nouvelle considérée suffisamment importante pour être rapportée dans le journal local. On y apprend encore qu'à la belle époque, « pour les travailleurs, l'hôtel Chibougamau Inn, comme l'Obalski et le Waconichi, était synonyme de soirée bien arrosée, de bavardage et de bagarres récurrentes. La bière n'était pas servie dans des verres, mais plutôt dans des caisses qu'on déposait sur les tables » (p. 154).

Le projet de cette ambitieuse publication est tributaire de l'acharnement et du travail de recherche de François Huot qui, depuis 2006, s'y est investi et a cru à sa viabilité au point de devenir son propre éditeur, faute de trouver preneur chez

ceux déjà établis. L'ensemble, abondamment illustré, présente à l'œil une qualité indéniable avec ces nombreuses photographies d'archives et contemporaines réalisées notamment par François Huot, mais également par le photographe Mathieu Dupuis qui voit son travail bien mis en valeur. Cette synthèse vulgarisée est un excellent moyen pour faire ses premiers pas pour les uns ou pour redécouvrir pour les autres cette immensité dans son ensemble. En somme, un ouvrage pour tout nordiste dans l'âme, en attendant la prochaine voyage.

Pascal Huot



Raymonde Beaudoin. *La vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 176 p.

Dans cet ouvrage, Raymonde Beaudoin réussit à rendre vivant le quotidien des bûcherons au temps de la pitoune et à décrire les aléas de la vie de chantier. Tout y est présenté avec détails : la méthode de construction des camps, le langage utilisé par les bûcherons, la variété des employés et les tâches qu'ils ont à accomplir, la drave, l'organisation des repas, les loisirs de soirée et bien plus. Au fil des pages, l'auteure suit l'évolution du métier. Elle constate notamment qu'à partir des années 1950 la mécanisation des outils et l'évolution des moyens de transport ont entraîné des changements majeurs dans les chantiers et modifié le quotidien des bûcherons.

Grâce aux témoignages qu'elle a su recueillir et à l'année qu'elle a passée dans un camp de bûcherons, Beaudoin arrive

à brosse une histoire de l'industrie forestière vivante parsemée d'anecdotes permettant de pénétrer dans l'intimité des hommes qui travaillaient dans ces camps des Laurentides, de Lanaudière et de la Mauricie. Chemin faisant, elle défait plusieurs stéréotypes. Elle démontre par exemple qu'on ne buvait pas d'alcool dans les chantiers contrairement à ce que disent les croyances populaires.

Les annexes quant à elles s'avèrent intéressantes pour découvrir les mœurs et coutumes des bûcherons. On y retrouve, entre autres, des paroles de chansons fredonnées régulièrement au camp et des recettes des plats fréquemment dégustés. Qui plus est, plusieurs photos aident à mieux comprendre le fonctionnement des chantiers et viennent ainsi appuyer le propos de l'auteure. Un glossaire offre également de précieuses définitions. *La vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune* est un incontournable pour connaître la vie de nos ancêtres qui ont travaillé dans ces camps.

Julie Beloin



Scott Corrie. *De Groulx à Laferrière : un parcours de la race dans la littérature québécoise*. Montréal, XYZ éditeur, 2014, 246 p. Si la littérature canadienne-française et québécoise est « hantée » par des représentations raciales de toutes sortes (p. 13), la question de la race y est paradoxalement sous-étudiée. Ce constat est à l'origine de l'ouvrage de Corrie Scott, responsable des études supérieures à l'Institut d'études des femmes de l'Université d'Ottawa, qui propose au lecteur un angle d'analyse nouveau de la littérature québécoise en se fondant sur la

théorie critique de la race.

Le principal mérite de ce livre est de montrer, à partir d'un échantillon assez considérable de textes issus de la littérature canadienne-française et québécoise, comment les représentations raciales ont évolué et se sont transformées au fil du temps, depuis le dépôt du rapport Durham jusqu'à aujourd'hui.

Son analyse s'attarde d'abord sur le rapport Durham qui, bien que ne faisant pas partie formellement de la littérature québécoise, illustre la « racisation » du Canadien français par l'Anglo-Saxon. Le Canadien français, nous dit Corrie Scott, y est dépeint comme étant d'une nature faible, indolente et arriérée, bref comme appartenant à une race inférieure sur laquelle il est légitime, voire naturel, d'exercer sa domination.

Le lecteur est ensuite amené à considérer un discours racial à la fonction opposée, mais à la forme tout à fait semblable, celui que Lionel Groulx déploie dans *L'appel de la race*. Il s'agit pour Groulx de montrer la supériorité de la race canadienne-française sur la race anglaise en s'appuyant notamment sur de prétendues différences corporelles.

Puis, l'auteure considère le rôle de l'Autochtone dans la construction et la représentation de la « race » québécoise. Elle suggère que, dans *Menaud, maître draveur* de Félix-Antoine Savard et dans *Ashini* d'Yves Thériault, le Québécois « joue à l'Indien » (p. 207), se déguisant symboliquement en indigène, pour mieux affirmer son statut particulier.

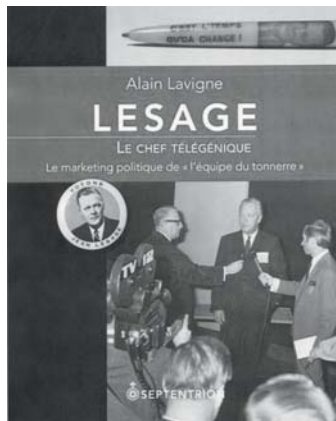
Pierre Vallières (*Nègres blancs d'Amérique*) et Michèle Lalonde (*Speak White*) utilisent quant à eux l'image du Nègre pour décrier l'oppression du Canadien français. En rapprochant le Québécois de la race noire, longuement éprouvée par les luttes de races, les deux auteurs veulent illustrer avec force et éclat l'état dans lequel ils estiment être confinés.

Corrie Scott termine son analyse avec l'étude de deux écrivains migrants, Dany Laferrière (*Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*) et Ying Chen (*Quatre mille marches*). Tous deux font intervenir la race dans leurs écrits respectifs en te-

nant compte cette fois de sa nature « fabriquée » et en la dépouillant de toute poursuite politique. La race apparaît alors avant tout comme une « interprétation » et non plus comme un fait de nature.

Le parcours proposé dans le livre de Corrie Scott amène le lecteur à mieux saisir l'une de ses idées maîtresses, à savoir que « la race est un concept fluctuant, instable et mouvant, un concept discursif qui vient appuyer diverses positions idéologiques » (p. 19). L'analyse, qui emprunte un ton académique, s'adresse à un lecteur savant qui n'en est pas à son premier contact avec la question.

Antoine Blais-Laroche



Alain Lavigne. *Lesage, le chef télégenique. Le marketing politique de « l'équipe du tonnerre »*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, [188] p.

D'abord collectionneur de pièces liées à l'Union nationale, Alain Lavigne s'est fait convaincre de s'intéresser au Parti libéral. Le présent livre expose comment le Parti libéral a mis en marché le chef Jean Lesage et son équipe dite du tonnerre (Lapalme, Gérin-Lajoie et René Lévesque). À l'aide d'archives et d'objets de l'époque, l'auteur passe en revue les stratégies publicitaires liées aux élections de 1960, 1962 et 1966. Le principal organisateur politique de Lesage est Alcide Courcy, le même que l'on verra aussi appuyer la candidature de Robert Bourassa en 1970. Le comité de publicité qui commence ses travaux le 12 décembre 1958 est composé de Claude Ducharme, Bernard Rosenbloom, Jean-François Pelletier, Guy Gagnon et Lionel Bertrand. S'y ajouteront ensuite Jean Morin, Gérard Brady puis John B. Payne,

madame Paul Martel, Maurice Leroux, Alcide Courcy et Maurice Watier. Maurice Leroux succède à Maurice Sauvé comme directeur des relations extérieures et de la publicité. Leroux donne sa démission en avril 1965 et il est alors remplacé par Paul-André Joly.

L'ouvrage est présenté de manière chronologique avec pour chacune des années des points-clés contextuels, par exemple en 1962 la nationalisation de l'électricité, la découverte de faux certificats d'électeurs, etc. Bien que l'on ait souvent parlé du slogan publicitaire de la campagne de 1962 « Maintenant ou jamais! Maître chez nous! », on oublie que le symbole d'une clé est utilisé dans la publicité, la clé, représentation de l'avenir économique du Québec.

Incapable d'écrire ses discours, Jean Lesage confie la tâche au grand stratège Claude Morin, qui s'exécutera entre 1960 et 1966 et qui sera sur tous les fronts de la Révolution tranquille (p. 77). Même si Lesage avait promis que jamais il ne créerait de ministère de l'Instruction publiquement, selon Lavigne (p. 111), il n'en demande pas moins, en 1963, à Paul Gérin-Lajoie de vendre le projet du Bill 60. Gérin-Lajoie entame alors une tournée dans les régions du Québec et multiplie aussi les rencontres avec les représentants de l'épiscopat. À l'occasion de cette tournée, la voiture de Paul Gérin-Lajoie est équipée d'un système de téléphone sans fil mis à sa disposition par Bell Canada (p. 111). Quant à Lesage, il effectue sa campagne électorale de 1966 sans être accompagné d'autres membres de l'équipe, et ce, à la suggestion de ses stratèges (p. 136). L'ouvrage d'Alain Lavigne, qui exerce les fonctions de professeur à l'Université Laval, a ceci d'intéressant qu'il sort de l'oubli des publications aujourd'hui perdues ou inconnues et peu citées dans l'historiographie de l'histoire politique du Québec comme les brochures du programme du Parti libéral. Lavigne suit les activités de Lesage et le marketing politique de l'époque, y compris pour d'autres contemporains comme René Lévesque, Paul-Gérin-Lajoie, Pierre Bourgault et Daniel Johnson. L'ouvrage constitue en quelque sorte un tour d'horizon de la mise en marché de Jean Lesage et de son équipe du tonnerre et documente cette forte intégration de

la télévision aux stratégies libérales lors des élections de 1960 et 1962 notamment. Concernant les élections de 1966, Lavigne écrit que force est de reconnaître que les stratèges libéraux ont négligé plusieurs moyens gagnants des élections de 1960 et 1962 (p. 170). L'ouvrage s'achève sur un commentaire de l'appui que donne Jean Lesage à la campagne à la chefferie de Robert Bourassa en 1970. Il aurait fallu ici souligner le rôle de Paul Desrochers notamment. Même s'ils furent peu impliqués comme tel dans le marketing gouvernemental de Jean Lesage, Claude Morin, rédacteur de discours, et Peter R. Brian Châteauevert, traducteur, ont joué un rôle qui aurait dû être mis en valeur, car l'auteur insiste à plusieurs reprises sur l'importance des discours de Lesage. Aussi, Lavigne termine en faisant part des dix commandements à l'homme d'État prônés par Jacques Séguéla, publicitaire de François Mitterrand. Nous pouvons en nommer quelques-uns : « On vote pour un homme et non pour un parti. On vote pour le futur et non pour le passé, on vote pour une idée non pour une idéologie. » S'intéressant au marketing gouvernemental dans le sillage des travaux de Robert Bernier, l'auteur aurait pu élargir son sujet d'étude en parlant de propagande politique et de rivalités entre chefs d'État et hommes politiques. En l'occurrence, Mitterrand n'écrivait-il pas dans *Mémoires interrompus. Entretiens avec Georges-Marc Benamou*, en 1997 : « On a inventé l'élimination de l'adversaire, non pas physique mais politique. L'anéantissement par une affaire, par un traquenard organisé, par des fuites, par des campagnes de presse habilement menées. » La destruction d'une candidature possible passe aussi par la diabolisation de son passé, l'élimination de ses archives, voire de projets en cours. Plus clandestines, mais connues des hommes politiques, ces méthodes sont presque ignorées dans l'ouvrage de Lavigne. On ne saurait passer sous silence que l'iconographie constitue néanmoins un apport majeur du travail de Lavigne. L'opuscule est complété par une série d'annexes biographiques sur les membres de « l'équipe du tonnerre » et par une courte bibliographie.

Jean Nicolas De Surmont